

Laurent Jenny

## SUR LA POÉSIE DE CLAUDE MOUCHARD. NOTE DE LECTURE.

**E***ntangled–Papers!–Notes*, recueil bilingue de poèmes de Claude Mouchard introduits et traduits par Mary Shaw, s'ouvre sur *Enchevêtrée*, un texte qui a déjà une vingtaine d'année. C'est un poème qui dépasse sa douloureuse circonstance biographique (le désastre mental qui ravage l'esprit de la mère dans son grand âge). Au-delà, ou en-deçà, ce texte situe le poème comme une écoute du quasi-inaudible, des voix étouffées, des paroles qu'on ne parvient pas à entendre. Qu'est ce qui est enchevêtré et qu'il s'agirait de dénouer ? Sans doute, en l'occurrence les « derniers mots » audibles, the *last words*, d'un être qui ne fait plus que tâtonner dans une parole raréfiée où s'accrochent des bribes de pensées et de souvenir. Mots écharpés, devenus aussi fragiles et inconsistants que toiles d'araignée ou cendres flottant au-dessus du feu. Face à cette expression quasi muette, réduite à une désignation incertaine, un « ça » à l'objet équivoque, esquissé dans l'air avec des embryons d'adresse, des ébauches de gestes, il ne s'agit plus d' « écouter » au seul sens auditif de ce mot. Il s'agit, d'entendre avec tout son être, d' « être avec » comme Claude le dira plus tard de Khaled. Il s'agit de s'enchevêtrer à son tour dans les derniers linéaments d'une pensée, de se figurer l'effilochements des repères les plus vitaux :

Que voit-elle, dans les minutes, fibriller ou granuler ?  
L'espace va-t-il cesser de lui être traversable ? (*Enchevêtrée* 124)

Se peut-il en effet que lorsque l'espace-temps se désagrège, on ne puisse plus ni le pénétrer ni même l'habiter ? Se peut-il qu'entraînée par cette floculation du réel, une parole s'éténue en scansion de souffle ?

même si elle ne parle plus, et si elle  
semble ne pouvoir guère, elle, maintenant  
que souffler – n'est-ce pas  
rythmiquement avec de très courts effets ?

---

*Entangled–Papers!–Notes* de Claude Mouchard. First bilingual edition, edited and translated by Mary Shaw. Preface by Michel Deguy. New York: Contra Mundum Press, 2017, pp. 296.

... et se pourrait-il que selon son murmure la tenue de tout change  
et que tout écart s'emplisse – de quelle substance soyeuse,  
de quelle boue de réalisation-mutabilité ? (131)

Plus la parole de l'autre est gagnée par l'informe, plus grandit l'exigence d'attention souffrante et l'effort de fidélité. Il faut se faire soi-même un corps pour l'écoute, un corps poreux et transperçable, ouvert à l'accueil des vestiges les plus ténus. Rien ne peut être jeté, il faut tout retenir, tout noter, quand bien même on serait miné par l'incertitude de ce qu'on entend.

Ce qui s' « enchevêtre » donc, c'est une parole et une écoute toutes deux balbutiantes (il faudrait un mot ici pour dire le balbutiement de l'écoute – on pense trop à l'écoute comme à une réceptivité passive, une ouverture inévitable et facile, parce que l'oreille à la différence de l'œil n'a pas de paupière, ne cligne pas, ne peut apparemment faire le silence comme on fait la nuit en fermant les yeux). Et pourtant, l'écoute aussi, Claude Mouchard le montre, est tout entière modulation d'ouverture. Elle s'élanche, elle se fatigue, se désespère : on n'y entend plus rien, et elle se reprend dans la tension de l'accueil. Disons donc faute de mieux qu'avec Claude Mouchard, on a affaire à une écoute balbutiante, incertaine, toussant si l'écoute pouvait tousser. Ecoute criblée de doutes et de questions. Cherchant à percer, à peser surtout. Ecoute souvent retournée contre elle-même, ravagée par avance de remords et de colère, face au risque de l'infidélité.

Claude Mouchard situe donc la poésie en ce lieu peu habitable qu'est la limite du oui-dire. C'est peu dire qu'il a désaffublé la poésie. Il l'a évidemment désaffublé des afféteries lyriques, mais il l'a aussi désaffublé de « l'expression ». La poésie ne répond pas d'abord à un désir expressif, ou seulement dans la mesure où elle renverse le circuit de la parole en s'assignant pour tâche l'expression d'une écoute, encore n'est-ce pas l'écoute « des voix chères qui se sont tues », mais celle des voix vivantes, les voix qui demandent à être entendues, réclamant reconnaissance d'existence plus encore que justice, voix inaudibles au grand nombre, bruisant sur la planète dans l'inattention générale. Claude Mouchard, poète de l'écoute s'est cantonné à cette place d'une essentielle modestie et ce jusque dans sa propre demeure. Et je songeais à lui, l'autre jour, en relisant, le beau texte d'Hofmannsthal, « Le poète et son époque », écrit il y a un peu plus d'un siècle. Comme le notait alors Hofmannsthal, la place du poète est désormais « sous l'escalier dans la demeure du temps ». Il faut le citer un peu longuement.

C'est là qu'il a son gîte et il entend et voit sa femme et ses frères et ses enfants monter et descendre l'escalier, et ils parlent de lui comme s'il était disparu, sinon même comme d'un mort et portent son deuil [. . .]. Habiter ainsi dans sa propre demeure, sans être

reconnu, sous l'escalier, dans l'obscurité, près des chiens ; étranger, et pourtant chez lui, comme un mort, comme un fantôme dans la bouche de tous [ . . . ] ; et sans charge dans cette maison, sans service, sans droit ni devoir, juste bon à paresser et à rester allongé et à peser tout cela en lui-même sur une invisible balance, à peser tout cela continuellement jour et nuit . . .<sup>1</sup>

Il ne peut rien laisser de côté. Sur aucun être, aucune chose, aucun fantôme, aucun spectre engendré par un cerveau humain il ne doit fermer les yeux. Comme si ses yeux n'avaient pas de paupières.<sup>2</sup>

Il est le lieu où les forces du temps aspirent à se compenser. Il ressemble au sismographe en qui tout tremblement, même s'il se produit à des milliers de lieues, produit des vibrations. Ce n'est pas qu'il pense continuellement à toutes les choses du monde. Mais elles pensent en lui. Elles sont en lui, c'est ainsi qu'elles le dominent. Même ses heures d'accablement, ses dépressions, ses moments de trouble sont des états impersonnels, ils ressemblent aux secousses du sismographe, et un regard qui serait assez profond pourrait lire en eux quelque chose de plus mystérieux que ses poèmes. Ses souffrances sont des constellations intimes, des configurations d'objets en lui qu'il n'a pas la force de déchiffrer.<sup>3</sup>

Transpercée par l'écoute, la demeure du temps ne peut plus être l'enclos domestique et privé. Claude Mouchard l'a assez prouvé, dans sa propre maison, cette maison traversée de bords extérieurs : exilés, réfugiés, sans papiers aux destinations incertaines, qui viennent jusqu'à elle, passent dans le jardin pour y planter en silence des légumes inconnus, s'arrêtent dans sa cuisine un moment ou des années et repartent un jour.

La poésie pour Claude Mouchard est donc là, sous l'escalier, ou, sur un mode plus hospitalier, dans la cuisine. Mais elle ne saurait se réduire à une empathie souffrante et jouissante aussi parfois, et comme le remarque Hofmannsthal, « souffrant de sa jouissance », c'est-à-dire s'interrogeant sans cesse sur sa propre « adhésion à la vie », mettant en doute la légitimité de cette adhésion. La poésie est là parce qu'il faut un instrument à entendre, à capter, à rediffuser, une sorte d'antenne parabolique sans parabole, qu'on peut appeler « poème »

1. Hugo von Hofmannsthal, *Œuvres en prose*, Préface de Jean-Yves Masson. Traductions et notices de Jean-Louis Bandet, Pierre Cimaz, Audrey Giboux, E. Hermann, Yves Iehl, Jean-Yves Masson, Édouard Sans, Paris, La Pochothèque, Le Livre de Poche, 2010, p. 575.

2. *Op. cit.*, p. 577.

3. *Ibid.* p. 582.

bien que ce ne soit pas indispensable. L'antenne, le voudrait-elle, n'est pas faite pour capter de l'information, de la communication, l'universel reportage, mais son envers, son reste, ce qui sans cesse s'y consume, ses cendres :

le poème aura-t-il renoncé à se charger d'informations,  
d'explicitations référentielles,  
documentaires ?

c'est plutôt qu'il s'y est instantanément brûlé  
il n'y a plus que gestes filaments se rétractant  
(et de minuscules échos de cris qui rougeoient et se calcinent)  
(*'Tout seul, Khaled ?', Notes 232*)

Et ailleurs, à propos des passagers d'un tram nocturne qui s'efforcent à s'ignorer

S'il court pourtant **de la quasi-attention**  
(dont chaque visage, comme léché par un reflet de flamme  
peut être fugitivement  
le support),  
ce n'est donc pas des uns pour les autres mais **pour**  
**ce qui**, entre tous, ne peut être tout à fait contenu,  
et **brûle**. (*Papiers ! 159*)

Il s'agit donc de fouiller dans les cendres, de tisonner ce reste presque instantanément calciné dans le trop ou le trop peu de mots, dans le non-dit de ce qui est dit. La poésie est à l'écoute des restes mais l'entente serait trop incertaine de ce qu'elle entend, s'il n'y avait pas d'abord la notation, qui ausculte, retient et accorde un temps de retard à l'entente.

ne (re)former des phrases que le lendemain pour me donner le  
temps de « comprendre » ce que j'aurai entendu ? (*'Tout*  
*seul, Khaled ?' 232*)

Il y a en effet des mots qui ne « passent pas », des mots dont on ne prend pas tout de suite la mesure, dans leur brutale banalité. « Une parole est plus forte et vient de plus loin, sans qu'on l'ait vue, qu'une pierre ou bien un coup » écrit Jean Paulhan, dans son récit *Lalie*. La série « *Notes* » s'ouvre justement sur l'une de ces paroles lancées comme une pierre ou un coup. C'est l'injonction faite à Ousmane « Allez vas-y », qui chasse le migrant vers nulle part, qui l'exhorte à se rendre au nulle part qui lui est assigné comme lieu. Elle

l'accompagne, passant de bouche en bouche, tout au long de son itinéraire, de Libye en Méditerranée, de Méditerranée en forêt d'Orléans. « Allez vas-y » ('Du Darfour à la Loire avec Ousmane pour commencer' 180), où il faut entendre : « Et estime-toi heureux d'être encore en vie », « Estime-toi heureux qu'on t'accorde du nulle part où être ». « Allez vas-y », où il faut entendre la rage et la honte de qui ajoute : « Pas mon problème ». « Allez vas-y », repris par Ousmane lui-même, où il faut entendre l'énorme ironie de cette incitation absurde, où il faut entendre, en un ultime et amer renversement, l'énergie du désespoir qui poussera encore vers ailleurs.

Il faut noter pour plus tard parvenir entendre tout ce qu'il y a à entendre. À ces mots inclus comme des « dards » dans le corps des migrants, et pour une bien plus faible part, dans nos corps à tous, il faut une demeure, une demeure de papier pour « sans papiers ». Papiers « provisoires » du poème, qui ne certifieront jamais une identité, qui ne garantiront jamais une adresse, mais qui en recueilleront des bribes, qui abriteront des bouts d'origine des traces de passage, des morceaux de visage. Papiers toujours à refaire, à défaire, au risque pour le poète de s'en sentir le faussaire.

Quand vient-il opportunément ici (ou quand viendrait-il s'il venait), **le moment de fixer des phrases : d'un féroce regard-écoute, s'abattre sur du trop abondant**

se recourber, fouiller du bec, dilacérer . . .  
aérer de vides perçants . . .

. . . trouver le rythme en un *second temps* ? ('Aube perpétuelle'  
213)

Ce recourbement, cette dilacération, c'est ce qui parfois donne aux pages de Claude Mouchard, l'allure d'un champ de mines, explosé de points de suspension, de blancs et de signes d'interrogation, cette aération de « vides perçants » faite pour empêcher le poème de se prendre à ses propres mots.

Il y aurait encore beaucoup à dire sur la poésie de Claude Mouchard. Je voudrais seulement ajouter que chez lui, l'ouï-dire de cette souffrance migratoire, ne se comprendrait pas s'il ne participait pas d'une attention plus générale à la morsure du réel, dans ses formes les plus délicates, les plus sensibles et parfois les plus lumineuses. Au cœur même de la jouissance sensible, il y a une souffrance, celle d'un accueil presque impossible à réaliser, et dont pourtant l'impérieuse nécessité saute aux yeux. Cette injonction sensible, c'est elle qui prédispose à toutes les tentatives d'accueil. Claude Mouchard le dit mieux que personne dans ce magnifique passage de « *Notes* » :

ah ! (8h, début mars) : qu'est-ce qui vient de cligner dans la  
minute précédente, au dehors ?

aux ramifications noires qui sur fond du ciel pâle de l'aube  
paraissent, vues d'ici (à travers les vieilles vitres,  
verruqueuses par endroit), aussi fines  
que des mailles

s'est pris . . . quoi . . . une palpitation – un battement,  
probablement d'aile à (contre-jour) ramier ou corneille

et tout le senti a été, vibrant comme une toile,  
brièvement sûr

rien de « nécessaire » . . . mais . . . si cela  
n'arrivait plus  
jamais . . . alors . . . quelle  
mort ? ('Aube perpétuelle' 207)

Reproduced with permission of copyright owner. Further reproduction prohibited without permission.